

LES RUPTURES DANS LA TRADITION PHILOSOPHIQUE EUROPEENNE.

La philosophie européenne existe. Si l'on admet ce constat, il faut bien reconnaître aussi l'existence d'une tradition philosophique et, en même temps, prendre conscience que sa continuité pose un certain nombre de problèmes, eux-mêmes philosophiques. L'un des plus importants concerne la relation, avec cette tradition, des innovations et des ruptures qui s'y produisent.

La tradition

Cette philosophie, depuis son origine, où que l'on situe celle-ci, et d'où qu'on la fasse elle-même dériver, n'a jamais interrompu radicalement son développement. Depuis une époque lointaine elle a revêtu des formes successives extrêmement différentes les unes des autres, mais tout de même assez semblables entre elles pour que l'on considère qu'elles relèvent toutes d'un même genre de préoccupations intellectuelles que l'on appelle précisément la philosophie. Personne ne fait de difficulté pour reconnaître que des oeuvres aussi variées que celles de Platon, d'Aristote, de Thomas d'Aquin, de Descartes, de Kant, de Hegel, de Sartre sont "de la philosophie". Il y a une unité de la philosophie et donc aussi une continuité de son développement, ce qui n'exclut nullement des apports extérieurs. Cette continuité résulte du fait que les acquis philosophiques du passé sont assimilés puis transmis d'âge en âge, et cette transmission ininterrompue de problèmes, de manières de penser, de méthodes, de doctrines, forme ce que l'on appelle la tradition philosophique. Et, bien sûr, il n'y a pas de tradition seulement en philosophie.

Cette tradition est un processus essentiellement social. On ne peut la confondre ni avec l'hérédité biologique, ni même avec l'héritage matériel, bien qu'elle doive s'appuyer sur celui-ci et qu'elle contienne elle-même un élément d'héritage. La transmission philosophique dépend évidemment dans une large mesure des vicissitudes du social et de l'historique.

Des facteurs héréditaires existent dans l'individu biologique et, dans des conditions normales, ils se développent spontanément. Ce développement, soumis dans certaines de ses modalités à des influences extérieures, provient cependant principalement de l'"intérieur" de l'individu, de son programme génétique. Et, jusqu'à notre époque, l'individu n'y peut intervenir. Peut-être les choses vont-elles désormais changer dans ce domaine, grâce aux progrès de la génétique.

Mais le développement culturel des hommes, qui exige certes la réalisation de conditions biologiques de possibilité, provient principalement "de l'extérieur" : cet extérieur est social, il suppose non seulement l'existence et l'activité d'autres individus, mais aussi l'existence et l'activité de la société tout entière, l'établissement de relations sociales complexes et variées. Pour que la philosophie se maintienne et prospère, il faut des livres, des bibliothèques, des écoles, du loisir studieux, etc. L'individualité sociale effective se forme aussi grâce à cet apport qui lui vient de loin.

En Europe occidentale, ce legs inclut la philosophie. Il s'agit souvent, pour elle, d'une transmission intentionnelle et organisée. Dans certains pays, comme la France, la transmission du savoir philosophique et du mode de penser philosophique relève même de la tâche scolaire générale.

La transmission du philosophique requiert des moyens de toutes sortes. Parmi eux, le plus évidemment nécessaire, le plus efficace est sans conteste le langage. Il résulte lui-même d'une tradition. Il doit être appris, et personne n'apprend d'abord à parler "en général", mais toujours dans une langue particulière, différente de celle des autres. Ainsi reconnaît-on, dans l'histoire de la philosophie, des traditions modulées par la langue et la nationalité. Schelling avait analysé la différence, sur ce point, entre la France et l'Allemagne. On distingue communément une philosophie allemande, une philosophie anglo-saxonne, etc.

Le contenu transmis doit être d'abord objectivé : rien ne peut passer d'une conscience individuelle dans une autre conscience sans exister d'une certaine manière et pendant un certain temps hors des consciences qui le donnent ou qui le reçoivent. Alors se pose déjà cette question : les contenus spirituels, et notamment les doctrines philosophiques, ne perdent-ils pas quelque chose de leur essence et de leur vitalité en s'inscrivant et en se fixant dans des livres, sur des bandes magnétiques? Ne se corrompent-ils pas en s'objectivant? "L'âme, disait Schiller, dès qu'elle parle, déjà ne parle plus"! Ou bien l'opération d'objectivation et de transmission se solde-t-elle, au contraire, par un gain spirituel? De toute manière elle s'impose comme un destin.

On parvient donc facilement à cette idée que chaque individu hérite de la société, que chaque génération hérite des générations antérieures et la philosophie n'échappe pas à la nécessité de cet héritage social, qui dépend de toutes sortes de conditions extérieures à lui, comme, par exemple, de la nature, de la qualité et de l'extension des canaux de transmission et des récepteurs.

On peut donc répéter, après Hegel :

Ce que nous sommes historiquement (...) ne s'est pas produit spontanément, n'est pas sorti seulement de la condition présente, mais c'est l'héritage et le résultat du labeur de toutes les générations antérieures du genre humain (...). Ce que nous sommes dans la science, et plus précisément en philosophie, nous le devons à la tradition qui traverse tout ce qui est éphémère (...) et qui nous a conservé et transmis tout ce que le monde antérieur avait produit (...). C'est un legs reçu (...) ¹.

Toutefois la tradition, ou une tradition particulière, peut se perdre. Par exemple, par le vol ou la destruction d'un moyen ou d'un support de la transmission, l'incendie d'une bibliothèque. De l'oeuvre d'Héraclite il ne nous reste malheureusement que quelques fragments. Mais, l'héritage se trouvant matériellement conservé, la tradition peut aussi se perdre dans l'oubli, l'indifférence, l'incompréhension, le rejet. La tradition se distingue de l'hérédité du fait que l'individu peut éventuellement la refuser entièrement, ne l'accueillir qu'en la modifiant, et surtout à notre époque, la choisir dans une collection qui se présente à lui.

A l'intérieur du grand mouvement de la philosophie millénaire se sont dessinées des traditions diverges : idéalisme ou matérialisme, dogmatisme ou scepticisme, métaphysique ou critique, intellectualisme ou mysticisme, etc. Et d'ailleurs, le contenu objectif de l'héritage spirituel change de sens quand il est accueilli dans des circonstances différentes par des esprits différents.

Le "traditionalisme"

De nombreux philosophes ont pris une conscience aiguë de la continuité de la transmission, en philosophie. Ils ont même été fascinés par elle au point de l'absolutiser.

¹ Hegel. *Leçons sur l'histoire de la philosophie*. Trad. Gibelin. Paris: Gallimard, 1954, pp. 29-30, (Introduction).

Non pas, souvent, qu'ils se contentaient eux-mêmes d'une réception passive de l'acquis. Chacun a voulu penser par lui-même, travailler, faire quelque chose et non pas simplement emmagasiner le produit de la pensée des autres. Mais, sans s'y abandonner eux-mêmes, il s'en est trouvé pour préconiser cette passivité, pour la conseiller aux autres. Il s'agirait alors d'une répétition simple et sempiternelle de l'acquis, et cette première attitude est souvent appelée **traditionalisme**, en une acception particulière de ce mot : un "attachement aveugle à la tradition".

Cette passivité relative à l'égard de la tradition en général caractérise souvent les individus, les groupes sociaux qui se sentent satisfaits de la situation dans laquelle ils se trouvent et de la culture établie. Leur but est que "cela continue", et que notamment, les formes culturelles et leur contenu, y compris la philosophie restent durablement identiques à eux-mêmes, tels qu'ils ont été reçus du passé.

On rencontre en cela un refus du changement, une crainte de l'innovation et de l'invention, l'attention à un simple fonctionnement habituel de la société et de la pensée, exclusif de tout progrès.

Dans ce cas, la tradition en philosophie peut être assimilée à l'habitude. Mais ce n'est pas sans équivoque que cette attitude prend le nom de **traditionalisme**. Car un véritable "traditionalisme" parvient à s'exprimer d'une autre manière, vigilante et active, et il se diversifie en traditions de changement et de rénovation.

Ici, les individus accordent à ce qui leur est transmis l'autorité de la chose figée, ils y révèrent une sorte de pouvoir immanent, le subissent consciemment ou inconsciemment comme une pression, le révèrent comme quelque chose de sacré. Ils lui attribuent une valeur absolue. En conséquence, tout changement provoqué par l'activité de la pensée - et tout de même en fin de compte irrépressible - s'effectuera contre la volonté de ce "traditionalisme" philosophique.

Dans l'Occident médiéval, son mot d'ordre - caricatural - était : *Magister dixit*. Cet argument d'autorité traduit une obéissance passive à une tradition mal comprise, ou à une première vue naïve des choses.

Paul Claudel se moque cruellement de cette attitude dans une scène burlesque du *Soulier de satin*. En conclusion d'un dialogue cocasse ou des personnages vaniteux et ignorants se gaussent des découvertes récentes de Copernic, auxquelles ils ne comprennent rien, l'un d'eux déclare : "Vous l'avez dit, cavalier! Il devrait y avoir des lois pour protéger les connaissances acquises"! ².

² Paul Claudel. *Oeuvres*. Coll., Pléiade. Paris: Gallimard, II, pp. 781-782.

Le continuisme

Sans se confiner dans le traditionalisme passif, mais en admettant l'importance et le pouvoir de la tradition, certains philosophes ont adopté une autre attitude : ils ont décelé une **continuité simple** dans le développement de la philosophie depuis ses débuts, et ils ont en quelque sorte absolutisé cette continuité et cette simplicité.

La philosophie se serait constituée depuis ses origines jusqu'à nos jours par un mouvement continu d'acquisition et d'enrichissement, dans lequel les crises apparentes ne seraient pas essentielles, mais accidentelles et, en réalité, anodines. Il ne s'agirait que d'un accroissement, d'une extension, d'un approfondissement, - donc du développement d'une toujours unique tradition - et cela peut être facilement illustré.

L'image la plus banale est celle d'un bâtiment, l'édifice de la science, auquel les savants des générations successives apportent chacun sa pierre, comme on dit, à la manière des hommes de foi qui, au Moyen-Age, de génération en génération, participaient à la construction d'une cathédrale gothique.

Hegel lui-même s'est laissé séduire par ce spectacle inimaginable:

Ici les principes antérieurs forment la base absolue des principes ultérieurs. La philosophie antique, par exemple, est la base de la philosophie moderne (...). Le rapport entre les deux fait penser au développement ininterrompu d'un seul édifice dont la pierre de base, les murs et le toit sont restés les mêmes"...³.

Mais, en réalité, qui donc s'aviserait de bâtir un gratte-ciel sur des fondations prévues pour une chaumière? L'édifice de la science, ou de la philosophie, ne requiert-il pas de plans préalables, d'échaffaudages?

Claude Bernard préfère un autre type d'image, bien vulnérable lui aussi : "Les grands hommes ont été comparés à des géants sur les épaules desquels sont montés des pygmées qui, cependant, voient plus loin qu'eux" ⁴.

Claude Bernard suit lui-même ici une tradition répétitive qui semble dater d'un apologue antique repris par Bernard de Chartres en 1120 ⁵. Cette association clairvoyante du géant et du nain obsèdera véritablement les siècles.

³ Hegel. *La raison dans l'histoire*. Trad., Papaioannou. Paris: U.G.E., coll., 10/18, 1965, pp. 170-171.

⁴ C. Bernard. *Introduction à la médecine expérimentale*. éd. Larousse, p. 63.

⁵ cf. Le Goff. *La civilisation de l'Occident médiéval*. p. 593.

Mais on saura, au besoin, lui en substituer d'autres. La progression de la connaissance et le progrès de la philosophie se verront parfois comparés à l'association successive des participants à une course de relais. Comme les coureurs le font de la Flamme Olympique, depuis Delphes jusqu'à Albertville, les philosophes des générations successives se passent de main en main le flambeau de la pensée.

Alors le genre humain, et en lui tout simplement la lignée des philosophes, se développerait, au fond, grâce à la tradition, comme un seul homme qui ajouterait continuellement à ses connaissances, à son intelligence, à sa sagesse. Et l'on n'oublie jamais, ici, de citer Pascal :

Toute la succession des hommes, pendant la longue suite des siècles, doit être considérée comme un seul homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement ⁶.

Cette conception de la manière dont le savoir s'élabore a des implications philosophiques profondes. Elle suppose que dans leur succession historique tous les hommes sont des exemplaires semblables d'un type unique, du moins du point de vue intellectuel : il y aurait une nature humaine, ou une essence de l'homme, identique toujours à elle-même, et dont les avatars ne varient que par des aspects accidentels ou accessoires. La philosophie se donnerait pour tâche de connaître de mieux en mieux cette nature essentielle : "Connais-toi toi-même-!"

Au traditionalisme fixiste et au continuisme absolu s'oppose toute une engeance philosophique turbulente.

Les héros de la rupture

De toute évidence, les philosophes les plus importants, ceux qui ont fait date dans l'histoire de la philosophie européenne, ne pouvaient se satisfaire de cette vue simpliste d'une tradition qui n'avance plus, ou d'une tradition qui s'étend et se répand continuellement sans changer qualitativement ou, pour ainsi dire, basalement.

Ils éprouvèrent au contraire le sentiment très vif d'interrompre la tradition, de créer quelque chose d'inédit, d'innover radicalement, à nouveaux frais.

Ce sentiment ne saurait en tout cas, être dissocié de l'idéalisme philosophique. Il revêt des formes atténuées, chez les réalistes, les empiristes, les matérialistes qui maintiennent souvent, à côté ou au dessous

⁶ Pascal. *Fragment d'un traité sur le vide*. Ed. Brunschvig minor, p. 80.

des soubresauts de la pensée, un accompagnement ou une base indépendante qui se développe par lui-même, à sa guise, et qui représente une référence relativement constante.

Mais la thèse fondamentale de l'idéalisme est que la pensée est séparable de toute condition extérieure, absolument indépendante, en droit du moins, du monde naturel et du monde social, autonome en chaque individu, et surtout en chaque philosophe qui cultive et renforce en lui-même cette autonomie autant qu'il le peut. Le philosophe idéaliste ne devient lui-même qu'en se détachant du sensible, du matériel, de l'externe. Entre eux et lui, un abîme (*Kluft*), dit Kant!

Descartes en propose le modèle éminent. Remarquablement, la rupture philosophique accompagne chez lui la rupture existentielle : il a quitté son pays, sa famille, l'armée de sa foi. Il ne s'est attaché à rien, ni à personne, au cours de son existence.

Sans doute, Descartes n'apercevait-t-il pas toutes les implications sociales et politiques de la négation dans laquelle il s'est affirmé, de la coupure spirituelle qu'il a effectuée impavidement, au plus beau moment de sa vie séparée, dans une société vacillante. Ce discord fait sa gloire.

Il a voulu casser la continuité philosophique. Il s'est élevé contre ses propres maîtres, il a refusé l'héritage culturel dont ils étaient les dépositaires et les dispensateurs.

Le savoir qu'il avait acquis lui semblait vain et faux, et il le supportait avec mauvaise humeur, comme un fardeau superflu. Baillet, son aimable biographe, nous le dit en une belle image : "Les lauriers dont ses maîtres l'avaient couronné pour le distinguer du reste de ses compagnons, ne lui parurent que des épines"! C'est la tradition philosophique qui l'importunait ainsi!

Il ne reconnaissait aucune dette de culture, et il jugea ses maîtres et leur enseignement de la manière la plus sévère, et, peut-être, la plus injuste.

Il ne respectait pas davantage les grands penseurs dont ces maîtres s'inspiraient. Il se moquait de "ceux qui ne croient qu'aux livres anciens", il n'était disposé à imiter ni Platon, ni Aristote, ni Saint-Thomas. Il a secoué l'allégeance et la vassalité philosophiques.

Constatant la confusion et l'incertitude de tout le savoir accumulé par les générations antérieures, il résolut, dans une entreprise fameuse, de n'en plus rien croire et de ne plus consulter désormais que "le grand livre du monde" et sa propre raison.

Descartes délivrait presque entièrement la science des mythes antiques qui l'avaient encombrée. Il dépouillait de leur sens les vieux symboles, il déchirait les images habituelles.